James Sallis

L'œil du criquet

Lew Griffin

folio
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Extrait de la publication

James Sallis

L'œil du criquet

Une enquête de Lew Griffin

Traduit de l'américain
par Isabelle Maillet et Patrick Raynal

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

EYE OF THE CRICKET

© James Sallis, 1997.
© Éditions Gallimard, 2003, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Poète, traducteur (de Raymond Queneau notamment), essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux*. *Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, a inauguré une trilogie poursuivie par *Cripple Creek* et *Salt River*, et mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Tennessee. Tous ses romans ont paru aux Éditions Gallimard.

Extrait de la publication

Pour Karyn,
encore et toujours.

Extrait de la publication

Alors, j'ai senti en moi la révolte désespérée des choses qui ne voulaient pas mourir, la soif des mousses, l'angoisse dans les yeux du criquet…

ENRIQUE ANDERSON IMBERT

Extrait de la publication

1

L'orage est arrivé par le lac, courbant les cimes ébouriffées des jeunes arbres et arrachant les branches des plus vieux, se déchaînant depuis Metairie, où vivent les Blancs. Dans mon jardin, un chêne noir centenaire a fini par céder ; comme frappé par un coup d'épée, il s'est fendu en deux, ouvert tel un livre.

Je me tenais penché sur le bar circulaire en vieil acajou. Un verre de bourbon était posé devant moi, sa surface extérieure crasseuse et poisseuse au toucher. Un jeune cafard contournait la flaque d'eau au pied du verre.

Contre toute attente, ce qui avait commencé comme une lettre à une vieille amie — Vicky, à Paris — constituait désormais le début d'un roman. Mon premier travail d'écriture sérieux en plus de quatre ans, une histoire toutefois moins inédite que réinventée. Résultat, j'avais délaissé l'inévitable bloc-notes réglé et la table de cuisine pour un ordinateur négligé depuis longtemps et installé ici, dans l'ancien quartier des esclaves derrière la maison.

Je me suis accordé une pause, j'ai avalé une gorgée

de bourbon. Il était minuit, il pleuvait. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre avant de poursuivre.

Nous sommes restés silencieux un long moment. L'homme à côté de moi a levé son verre, l'a porté à ses lèvres. On entendait la rumeur de la circulation provenant de la voie express surélevée, sorte d'arc-en-ciel de béton à un bloc d'ici.

« La vie est cruelle, vieux frère, *n'est-ce pas*[1] ? »

Ses épaules se sont soulevées puis affaissées, reproduisant ce haussement si particulier que seuls les Français, y compris ceux installés depuis longtemps en Louisiane, semblent capables de réussir.

Boudleaux était venu m'annoncer que mon fils était mort, sans raison, stupidement mort. En vérité, il aurait tout aussi bien pu s'abstenir de parler. Rien qu'à sa façon d'entrer, à cet arrêt sur le seuil, la lumière projetant de larges rais sur le comptoir, j'avais deviné de quel message il était porteur. Sans doute l'avais-je toujours su.

De nouveau, il a haussé les épaules. Dans le miroir derrière le bar, nos deux mains ont levé des verres, les ont maintenus un instant en suspension. Nous les avons regardés aller à la rencontre l'un de l'autre. Aucun bruit, pourtant ; se sont-ils réellement choqués ?

Nous avons bu.

Ce n'était pas du bourbon dans mon verre, mais de la Sharp's, une bière sans alcool. Quatre ans que je n'avais pas écrit un texte digne de ce nom. Quatre ans aussi que je n'avais pas pris un verre. En cours de route, sans doute beaucoup plus tôt que je ne voulais y penser, le sourire de l'alcool s'était mué en grimace,

1. En français dans le texte. *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*

Extrait de la publication

pour finir en rictus carnassier. Des morceaux entiers de ma vie avaient été engloutis par cette gueule avide. Amis, projets, souvenirs, années…

« Et rien pour nous aider, sinon quelques verres bien tassés, et le matin.

— *Rien.* »

De la main, il a fait signe au barman.

C'est alors que le vent a ouvert la porte d'un coup. Suivi par un groupe d'adolescents, un orchestre de cuivres jouant « Some of These Days » passait dans la rue. La porte s'est refermée tout aussi brutalement. J'ai entendu le sifflement du gril en provenance de la cuisine, derrière, le cliquetis des boules de billard, des coups de klaxon au loin, un bulletin sportif diffusé par la radio sous le bar. À l'étage, où se trouvaient des appartements, on a tiré une chasse d'eau une première fois puis une seconde, sans laisser au réservoir le temps de se remplir. Cette lumière soudaine nous avait tous aveuglés. À présent, la pièce, recoin grisâtre et oublié du monde, reprenait forme sous nos yeux.

Le téléphone a sonné.

J'ai relu les deux ou trois dernières lignes, appuyé sur les touches ALT-F + E avant de me pencher pour baisser le volume du « Death Letter Blues » de Son House. *Une gentille fille que c'était, elle va r'poser là jusqu'au Jugement dernier.* L'ordinateur a émis un bref ronronnement. De l'autre côté de la vitre, une araignée orange à longues pattes fines filait le long d'une toile visible un instant, invisible le suivant, selon que les mouvements de l'insecte l'exposaient ou non au clair de lune.

« Désolé de vous déranger à une heure pareille. »

Une voix qui aurait pu appartenir à bon nombre de

Extrait de la publication

— Cet homme, je le connais ? Il vous a demandé de me prévenir, c'est ça ?

— Non, monsieur. Il n'est pas en état de parler. On fait ce qu'on peut, mais ça se présente mal.

— Dans ce cas, je ne suis pas sûr de comprendre.

— Euh, oui, monsieur. Eh bien, comme je vous l'ai dit, c'est compliqué. Et il y a peu de chances pour que ça marche. Un instant, je vous prie. »

Près de lui, quelqu'un lui parlait avec insistance. Il a répondu, écouté, répondu encore. Avant de s'adresser de nouveau à moi.

« Désolé. C'est un peu l'affolement, par ici. Ne manque plus qu'un… Et merde ! Mr Griffin, je peux vous rappeler ? Dans deux minutes, montre en main.

— Pas de problème. »

En fait de deux minutes, il s'en est écoulé près d'une vingtaine. Toujours assis, j'ai regardé le curseur clignoter sur l'écran devant moi, jeté un coup d'œil à la proie de l'araignée, écouté Blind Willie, Robert et Lonnie Johnson — c'était la nuit du blues sur WWOZ. J'ai pensé à Buster Robinson, disparu depuis maintenant quoi, dix ans ? Douze, peut-être ? En train de chanter le refrain de « Going Back to Florida » dans un club de Dryades quand une balle destinée à un autre lui avait sectionné l'aorte, le laissant à jamais coincé sur la septième. J'avais appris des tas de choses avec Buster. Des tas de choses sur le blues. Et plus tard, des tas de choses plus importantes.

« Toutes mes excuses, a dit le jeune Parker lorsqu'il a enfin rappelé. Bon, voilà pourquoi je vous téléphonais. Le type dont je vous ai parlé, celui qui s'est fait écraser, et *tabasser* juste avant, il n'a pas de papiers sur lui. On l'a admis sans nom, sans carte d'identité. Rien.

Mais après, une des infirmières a pensé à fouiller ses affaires empilées dans un coin, et elle a trouvé un livre dans la poche de son pantalon. Apparemment, le bouquin en a autant bavé que son propriétaire. Ou alors, ce gars-là le trimbalait depuis un sacré bout de temps.

— *Le vieil homme*, c'est ça ?

— Oui, monsieur. Il y a une dédicace sur la page de garde. "À David." Et après, un truc en latin… »

Non enim possunt militares pueri dauco exducier. On n'élève pas les fils de militaires avec des carottes.

« … et votre signature. »

Deux mains, l'une de terreur, l'autre d'espoir, m'ont étreint le cœur.

« Vous pourriez me dire à quoi il ressemble, votre patient ?

— Homme de type afro-américain, dans les vingt-huit, trente ans. Environ un mètre quatre-vingts, je dirais, peut-être un peu plus, et mince. Stature athlétique. Yeux bruns, cheveux courts. Sûrement coupés au couteau, vu le résultat. Vêtements pas à sa taille, usés jusqu'à la trame, mais nettoyés il n'y a pas si longtemps que ça. Sans doute donnés par une église, ou une mission. »

J'ai tendu la main pour éteindre l'ordinateur. Ça, c'était une chose dont j'étais encore capable. Une chose sur laquelle j'avais un certain contrôle. La machine m'a demandé si j'étais sûr de vouloir éteindre. J'ai tapé N.

« Est-ce qu'il vous serait possible de venir le voir, Mr Griffin ? Pour nous dire si vous le connaissez ?

— J'arrive », ai-je répondu, sans trop savoir ce dont j'avais envie : reconnaître cet homme, ou ne pas le connaître du tout.

Une nouvelle fois, j'ai tapé ALT-F + Q. Puis O pour

Extrait de la publication

sauvegarder les modifications, et encore O pour confirmer mon intention de quitter Windowland.

L'ordinateur a émis un premier bip, un second, il a clignoté, puis s'est éteint.

Au même moment, WWOZ et son animateur se sont tus, laissant un blanc entre deux chansons.

« Présentez-vous directement à l'accueil, juste après la porte, et demandez Craig. Vous serez là dans combien de temps, à votre avis ?

— Ça dépend des taxis. Une heure maximum, de toute façon.

— Parfait. Vous nous rendez un fier service, Mr Griffin. À tout de suite. »

La musique a cédé la place à des annonces locales : une tombola à l'église unitaire-universaliste, avec disques et livres pour lots ; un week-end celtique dans deux semaines ; la gratuité des tests de dépistage du sida.

J'ai terminé mon verre de Sharp's, les yeux fixés sur la nébuleuse arachnéenne flottant de biais dans l'obscurité, puis sur la photo accrochée au mur en face du bureau.

C'était le seul élément de la pièce témoignant d'un quelconque effort de décoration. Offert par Richard Garces : un cliché qu'il avait pris de LaVerne à l'époque où ils travaillaient tous les deux dans le foyer pour femmes de Foucher, un mois ou deux avant qu'elle ne meure. Elle avait passé la tête dans l'entrebâillement pour poser une question sur l'un des clients de Richard, et s'était retrouvée à jamais capturée sur la pellicule. Souriante, et en même temps, tentant d'instinct de détourner la tête. LaVerne telle que je ne l'avais jamais connue, en vérité. Eugene, l'amant de Richard, photo-

Extrait de la publication

graphe de mode en vogue par nécessité, photographe d'art criant famine par vocation, avait découpé et agrandi la photo.

Pendant dix ans, depuis si longtemps et si souvent que je ne réfléchis même plus à la question, j'ai raconté cette anecdote à mes étudiants, celle de la définition de la sculpture selon Michel-Ange : il suffit de prendre un bloc de marbre et de tailler tout ce qui ne fait pas partie de la statue.

Au fond, c'est ce que fait la vie. Elle taille ce qui ne fait pas partie de la sculpture. Nous réduit à une sorte d'être fondamental, si on a de la chance.

Ou, si on n'en a pas, à une icône endurcie, sans considération pour son prochain.

LaVerne et moi, nous sortions tout juste de l'enfance quand nous nous sommes rencontrés, et nous avons continué à tailler la pierre, parfois ensemble, parfois séparément, presque toute notre vie. Personne n'a jamais eu une telle importance pour moi ; mon existence était inéluctablement liée à la sienne. Pourtant, personne n'a eu droit à moins d'égards de ma part, et personne, parmi tous ceux que j'ai blessés, n'a été autant blessé qu'elle par ma faute.

Un jour, LaVerne m'avait dit : « Pour ça, nous nous ressemblons, Lew. Nous n'aurons jamais quelqu'un de permanent dans notre vie, quelqu'un qui serait capable d'aller jusqu'au bout du chemin, de s'engager à ce point. » Sauf qu'elle se trompait. Les dernières années de son existence, ces années durant lesquelles je ne l'ai pratiquement pas fréquentée, elle a échappé à la rue. Elle a pris des cours, elle est devenue psychologue et héroïque de la façon la plus discrète qui soit, aidant les autres à récupérer leur vie alors même qu'elle assurait

Extrait de la publication

le salut de la sienne. Elle est tombée profondément amoureuse, s'est mariée, et s'apprêtait à se réconcilier avec Alouette, sa fille perdue de vue, quand une crise cardiaque a porté le coup ultime au bloc de marbre. En guise d'adieu, et pour tous ces mercis que je n'avais pas eu le temps de lui adresser, je me suis lancé sur la piste d'Alouette, je l'ai retrouvée, mais au bout d'un moment, comme tant d'autres, elle a disparu.

Disparu, à l'instar de David, mon fils. Dans l'obscurité qui nous entoure tous.

Je me disais maintenant que LaVerne était peut-être la meilleure personne que j'aie jamais connue.

Individuellement, collectivement, nous bataillons pour nous extirper du bourbier de notre condition (tel un homme pris au piège d'une eau recouverte de glace, et qui s'élève vers la poche d'air juste sous la surface, où il peut au moins respirer), et atteindre quelque chose de meilleur, quelque chose de supérieur à ce que nous sommes réellement. C'est la seule part de grâce qui nous est accordée. Mais bien peu parmi nous y parviennent au niveau individuel, et encore plus rarement au niveau collectif.

Au moment de partir, j'ai éteint les lumières, actionné l'interrupteur qui coupait l'alimentation du quartier des esclaves[1]. Je me suis arrêté dans la cuisine le temps d'ouvrir une boîte de thon avec des petits bouts d'œuf pour Bat, boire un verre d'eau du robinet, puis je me suis dirigé trois portes plus loin, vers l'endroit où, d'habitude, le taxi DeVille vert vif était garé.

1. Cabanes de bois dans une propriété où les maîtres logeaient autrefois leurs esclaves.

Extrait de la publication

« Ton père est là ? » ai-je demandé au jeune garçon qui m'avait ouvert.

Le rythme fortement syncopé du rap et ses paroles au legato nerveux emplissaient la pièce derrière lui. Il était vêtu d'un jean bien trop large qui lui descendait sur les hanches comme une jupe, avec l'entrejambe au niveau des genoux et le bas coupé. Il devait avoir dans les seize, dix-sept ans. Le crâne rasé sur les côtés, les cheveux formant une sorte de couronne laineuse sur le dessus. Chez lui, tout partait vers le haut ou vers le bas.

« Ouais, a-t-il répondu.

— Je pourrais lui parler, Raymond, tu crois ? C'est possible ?

— Je vois pas où est le problème. »

Norm Marcus a surgi derrière lui, le regard inquisiteur. Il portait un pantalon large en nylon, un ample sweat-shirt à fermeture Éclair et un bonnet de douche.

« Lewis. Ça fait un bail. J'croyais bien avoir entendu la porte.

— Raymond et moi, on se disait bonjour.

— C'est ça, ouais. Bon, avec Cal, on allait prendre le petit déj'. »

Je n'avais jamais été capable de déterminer à quel moment exactement cette famille se reposait, ou quel genre de rythme elle suivait.

« Pourquoi t'entrerais pas manger un morceau avec nous ? La bouffe, c'est pas ça qui manque, et on se débrouillera toujours pour dénicher une chaise supplémentaire queq' part. »

À l'adresse de son fils, il a ajouté :

« Tu pourrais te pousser, Raymond, hein ? Nous faire un peu de place ? »

Le gosse a haussé les épaules avant de retourner vers

le canapé qui, pour autant que je puisse en juger, lui servait de QG. S'y entassaient des piles de CD, des paquets de chips à moitié vides, des boîtes de Pepsi, des oreillers et une couverture.

« Merci, Norm. Une autre fois, d'accord ? Bientôt. Promis.

— Toi, t'as besoin d'un chauffeur.

— C'est vrai. Mais écoute, tu allais te mettre à table, et…

— Pas de problème, Lewis. C'est juste que j'aimerais bien qu'un de ces quatre, tu passes nous voir un p'tit moment. On va où, au fait ? Histoire de dire à Cal pour combien de temps j'en ai. »

Il est entré dans la cuisine, pour ressortir presque aussitôt.

« Ça roule. »

Sur son canapé, Raymond a ignoré superbement notre départ.

« Désolé de t'arracher à ta famille et à ton repas, Norm, ai-je dit au moment où nous nous engagions dans Saint Charles, mais c'est important.

— T'aurais pas demandé, sinon. »

Après avoir suivi Jackson jusqu'à Simon Bolivar, il a bifurqué vers Poydras. L'hôpital était entouré de terrains vagues derrière des grillages. Alors que Norm se faufilait entre deux d'entre eux, j'ai lâché :

« Je crois que mon fils est aux urgences. »

Norm a opiné.

« Dans un sale état ? »

Je lui ai répondu que je n'en savais rien. Aucun de nous n'a repris la parole avant d'arriver à l'hôpital.

« Tu veux que j'aille avec toi, vieux ? Ou que j'attende ici, p'têt' ? »

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

LA MORT AURA TES YEUX, 1999.

Les enquêtes de Lew Griffin

LE FAUCHEUX, 1998. Folio Policier n° 599.
PAPILLON DE NUIT, 2000. Folio Policier n° 622.
LE FRELON NOIR, 2001. Folio Policier n° 635.
L'ŒIL DU CRIQUET, 2003. Folio Policier n° 655.
BLUEBOTTLE, 2005.
BÊTE À BON DIEU, 2005.

Dans la collection Série Noire

Les enquêtes de John Turner

BOIS MORT, 2006, Folio Policier n° 567.
CRIPPLE CREEK, 2007, Folio Policier n° 585.
SALT RIVER, 2010.

Aux Éditions Rivages

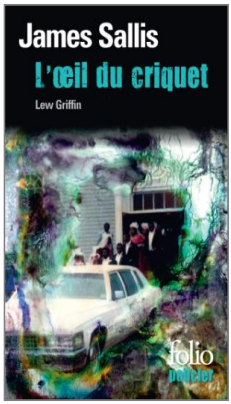
Dans la collection Rivages-Noir

DRIVE, n° 613, 2006.

Dans la collection Écrits noirs

CHESTER HIMES : UNE VIE, 2002.

Extrait de la publication



L'œil du criquet.
Une enquête de Lew Griffin
James Sallis

Cette édition électronique du livre
L'œil du criquet. Une enquête de Lew Griffin de James Sallis
a été réalisée le 20 mai 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070442188 - Numéro d'édition : 180746).
Code Sodis : N53330 - ISBN : 9782072475139
Numéro d'édition : 245284.

Extrait de la publication